

Jules Supervielle - 4 février 2017

*Cœur de vivant guetté par le danger*

**BIBLIO sélective**

*Pléiade* des œuvres poétiques complètes

*Boire à la source* – Gallimard (confidences autobiographiques)

Romans et contes : *L'enfant de la haute mer, Le voleur d'enfants* (Folio) ; *L'arche de noé, L'homme de la pampa* (L'imaginaire)

N° d'hommage NRF 1960

Actes du colloque d'Oloron Sainte-Marie

Claude Roy chez Seghers, Poètes d'aujourd'hui en 1949

Etiemble en 1960

Béguin, « poète des deux nuits » dans *Fontaine* n°59

**Des références internet :**

<http://pierresel.typepad.fr/la-pierre-et-le-sel/2012/03/jules-supervielle-un-po%C3%A8te-entre-deux-mondes.html>

<http://www.espritsnomades.com/sitelitterature/supervielle/supervielle.html>

<http://www.maulpoix.net/supervielle.html>

[http://poezibao.typepad.com/poezibao/2005/04/jules\\_superviel.html](http://poezibao.typepad.com/poezibao/2005/04/jules_superviel.html)

**Rappels**

**Borges** : « Les poètes ne semblent plus avoir conscience que dans le passé la narration histoire était une de leurs tâches essentielles et que l'on ne considérait pas comme deux réalités distinctes la narration de l'histoire et la création du poème.[...] D'une certaine manière, les gens ont faim et soif de l'épopée. [...] je pense que le roman est à bout de course. [...] Mais le conte, l'histoire, ne sont pas près de disparaître.[...] Si au plaisir de s'entendre conter une histoire viennent s'ajouter le plaisir et la dignité du vers, alors ce sera un grand événement. [...] Je crois qu'un jour le poète sera de nouveau le créateur, le faiseur au sens antique. J'entends qu'il sera celui qui dit une histoire et qui la chante. Et nous ne verrons pas là deux activités différentes, pas plus que nous ne les distinguons chez Virgile ou Homère. »

**Cadou** : « Je ne conçois d'autre poète que celui pour qui les choses n'ont de réalité que cette transparence qui sublimise l'objet aimé et le fait voir non pas tel qu'il est dans sa carapace d'os, de pulpe ou de silence, mais tel qu'il virevolte devant la bille irisée de l'âme, cet œil magique béant au fond de nous. »

**Jankelevitch** : « L'Alter Ego, né du dédoublement de l'Ego, est un fantôme fabriqué, gonflé, entretenu par « l'autisme » [...] ne vaut-il pas mieux laisser la conscience et les organes à leur véritable vocation qui n'est pas le repliement maniaque sur soi, mais le don de soi et l'extroversion aventureuse ? La sérénité ne se trouve pas dans la conscience confinée, mais dans l'élan de l'intention intransitive ».

### Supervielle

« Connaître bien deux langues et les parler couramment peut servir un écrivain, car cela lui permet de voir un peu du dehors, avec l'émerveillement du spectateur, la langue qu'il écrit et dont les mots, même les plus simples, prennent un air quasi miraculeux ».

« Personnellement je suis un peu humilié quand une personne sensible ne comprend pas un de mes poèmes. Je me dis que ce doit être ma faute et je tourne et retourne mon poème pour voir d'où elle provient. Quand j'ai voulu dire quelque chose et pas autre chose, je tiens à ce qu'on saisisse exactement ma pensée »

« Allumons, écrivons n'importe quoi. O plume, plume bénie, toi qui seule impose silence à mes organes, à mes nerfs, à tous ces anarchistes du monde intérieur, plume chérie, au bout de laquelle naissent les chères images, toi qui plus que les hypnotiques donne le calme et la maîtrise de soi ».

« J'écris pour harmoniser des dissonances intérieures, pour faire taire le tumulte et le désordre de l'inertie. J'écris pour faire régner en moi le silence conscient de la paix revenue après la bataille [intérieure] du poème. J'écris pour me réconcilier avec moi-même. Je vais au-devant de mes obscurités pour en faire de la lumière ! Tant pis si elle est parfois pantelante. »

« Tous les matins je dois/ recomposer un homme/ avec tout ce mélange / de mes jours précédents/ et le peu qui me reste/ de mes jours à venir »

« Comment fait-on pour se mettre en un vers/ Lorsque bourdonne en nous tout l'univers... »

« A partir de 15 ans environ, l'insolite commença à m'effrayer. Vers 16 ans, j'avais peur de me regarder dans la glace. C'était l'autre, peut-être l'image de mon double que je voyais. Cette étrangeté tapie au meilleur de moi-même me faisait d'autant plus peur que je ne la consumais pas en menant une vie active et que ma perpétuelle rêverie ne faisait que la prolonger.»

« Les nuages, c'est du ciel qui pense à la terre et, comme elle, voudrait devenir consistant »

« Plus de trente ans je me cherchai / toujours de moi-même empêché/ hier enfin je me vis paraître / debout dans la brousse de l'être »

« Je suis toujours à la recherche de mon Dieu et je le retrouve dans les religions de l'Inde, de la Perse ou de l'Extrême Orient tout autant que dans la religion chrétienne. »

Claude Roy : « grand, maigre, plissé, caverneux, mal déplié dans son corps, comme un cheval qui se souvient d'avoir été préhistorique et de n'avoir pas eu de nom encore dans les dictionnaires des hommes à venir », il vit dans des maisons où il se fait « son creux, sa litière de livres, de manuscrits, son fumier ordonné de poèmes griffonnés sur des bouts de papier, semblables à ce que les volcans écrivent de leur grosse main tremblée », il a « une sorte de majesté monotone, comme les nuages, des mains qui ondulent autour de la voix comme les bizarres poissons chinois de l'aquarium de San Francisco »

Claude Roy toujours : « il était gentil comme le sont les vrais sages, de la vraie gentillesse, qui n'est pas la paresse d'être dur ni la facilité d'être content, mais l'émerveillement d'être vivant, et la certitude sans rébellion qu'il faudra ne plus l'être ».

Béguin dans *Fontaine* n°59 : « la magie propre de sa parole est de rassembler ces ombres de la vie secrète tapie en nous, et ces autres ombres, celles des ténèbres sensibles »

### **Supervielle - En songeant à un art poétique**

« La poésie vient chez moi d'un rêve toujours latent. Ce rêve j'aime à le diriger, sauf les jours d'inspiration où j'ai l'impression qu'il se dirige tout seul.

Je n'aime pas le rêve qui s'en va à la dérive (j'allais dire à la dérêve). Je cherche à en faire un rêve consistant, une sorte de figure de proue qui après avoir traversé les espaces et le temps intérieurs affronte les espaces et le temps du dehors -et pour lui le dehors c'est la page blanche.

Rêver, c'est oublier la matérialité de son corps, confondre en quelque sorte le monde extérieur et l'intérieur. L'omniprésence du pète cosmique n'a peut-être pas d'autre origine. Je rêve toujours un peu ce que je vois, même au moment précis et au fur et à mesure que je le vois, et ce que j'éprouvais dans *Boire à la source* est toujours vrai : quand je vais dans la campagne le paysage me devient presque tout de suite intérieur par je ne sais quel glissement du dehors vers le dedans, j'avance comme dans mon propre monde mental.

On s'est parfois étonné de mon émerveillement devant le monde, il me vient autant de la permanence du rêve que de ma mauvaise mémoire. Tous deux me font aller de surprise en surprise et me forcent encore à m'étonner de tout. « Tiens, il y a des arbres, il y a la mer. Il y a des femmes. Il en est même de fort belles... »

Mais si je rêve je n'en suis pas moins attiré en poésie par une grande précision, par une sorte d'exactitude hallucinée. N'est-ce pas justement ainsi que se manifeste le rêve du dormeur ? Il est parfaitement défini même dans ses ambiguïtés. C'est au réveil que les contours s'effacent et que le rêve devient flou, inconsistant.

Si je me suis révélé assez tard, c'est que longtemps j'ai éludé mon moi profond. Je n'osais pas l'affronter directement et ce furent les « Poèmes de l'humour triste ». Il me fallut avoir les nerfs assez solides pour faire face aux vertiges, aux traquenards du cosmos intérieur dont j'ai toujours le sentiment très vif et comme cénesthésique.

J'ai été long à venir à la poésie moderne, à être attiré par Rimbaud et Apollinaire. Je ne parvenais pas à franchir les murs de flamme et de fumée qui séparent ces poètes des classiques, des romantiques. Et s'il m'est permis de faire un aveu, lequel n'est peut-être qu'un souhait, j'ai tenté par la suite d'être un de ceux qui dissipèrent cette fumée en tâchant de ne pas éteindre la flamme, un conciliateur, un réconciliateur des poésies ancienne et moderne.

Alors que la poésie s'était bien déshumanisée, je me suis proposé, dans la continuité et la lumière chères aux classiques, de faire sentir les tourments, les espoirs et les angoisses d'un poète et d'un homme d'aujourd'hui. Je songe à certaine préface, à peu près inconnue, de Valéry à un jeune poète : « Ne soyez pas mécontent de vos vers, disait le poète de *Charmes* à André Caselli. Je leur ai trouvé d'exquises qualités dont l'une est essentielle pour mon goût, je veux parler d'une sincérité dans l'accent qui est pour le poète l'analogie de la justesse de voix chez les chanteurs. Gardez ce ton *réel*. Ne vous étonnez pas que ce soit moi qui le remarque dans vos poèmes et qui le loue. Mais voici l'immense difficulté. Elle est de combiner ce son juste de l'âme avec l'artifice de l'art. Il faut énormément d'art pour être véritablement soi-même et simple. Mais l'art tout seul ne saurait suffire. »

Ce ton réel, cette sincérité dans l'accent, cette simplicité, j'ai toujours cherché pour mon compte de les retenir : elles étaient en moi suffisamment submergées dans le rêve pour ne pas nuire à la poésie. On a fait de notre temps une telle consommation de folie en vers et en prose que cette folie n'a plus pour moi de vertu apéritive et je trouve bien plus de piment et même de moutarde dans une certaine sagesse gouvernant cette folie et lui donnant l'apparence de la raison que dans le délire livré à lui-même.

Il y a certes une part de délire dans toute création poétique mais ce délire doit être décanté, séparé des résidus inopérants ou nuisibles, avec toutes les précautions que comporte cette opération délicate. Pour moi ce n'est qu'à force de simplicité et de transparence que je parviens à aborder mes secrets essentiels et à décanter ma poésie profonde. Tendre à ce que le surnaturel devienne naturel et coule de source (ou en ait l'air). Faire en sorte que l'ineffable nous devienne familier tout en gardant ses racines fabuleuses.

Le poète dispose de deux pédales, la claire lui permet d'aller jusqu'à la transparence, l'obscur va jusqu'à l'opacité. Je crois n'avoir que rarement appuyé sur la pédale obscure. Si je voile c'est naturellement et ce n'est là, je le voudrais, que le voile de la poésie. Le poète opère souvent à chaud dans les ténèbres mais l'opération à froid a aussi ses avantages. Elle nous permet des audaces plus grandes parce que plus lucides. Nous savons que nous n'aurons pas à en rougir un jour comme d'une ivresse passagère et de certains comportements que nous ne comprenons plus. J'ai d'autant plus besoin de cette lucidité que je suis naturellement obscur. Il n'est pas de poésie pour moi sans une certaine confusion au départ. Je tâche d'y mettre des lumières sans faire perdre sa vitalité à l'inconscient.

Je n'aime l'étrange que s'il est acclimaté, amené à la température humaine. Je m'essaie à faire une ligne droite avec une ou plusieurs lignes brisées. Certains poètes sont souvent victimes de leurs transes. Ils se laissent aller au seul plaisir de se délivrer et ne s'inquiètent nullement de la beauté du poème. Ou pour me servir d'une autre image ils remplissent leur verre à ras bord et oublient de vous servir, vous, lecteur.

Je n'ai guère connu la peur de la banalité qui hante la plupart des écrivains mais bien plutôt celle de l'incompréhension et de la singularité. N'écrivant pas pour des spécialistes du mystère j'ai toujours souffert quand une personne sensible ne comprenait pas un de mes poèmes.

L'image est la lanterne magique qui éclaire les poètes dans l'obscurité. Elle est aussi la surface éclairée lorsqu'il s'approche de ce centre mystérieux où bat le cœur même de la poésie. Mais il n'y a pas que les images. Il y a les passages des unes aux autres qui doivent être aussi de la poésie. Quant à l'explication, on a dit qu'elle était antipoétique et c'est vrai s'il s'agit d'une explication telle que l'entendent les logiciens. Mais il en est de submergées dans le rêve qui peuvent se manifester sans sortir du domaine de la poésie.

Ainsi le poète peut aspirer à la cohérence, à la plausibilité de tout le poème dont la surface sera limpide alors que le mystère se réfugiera dans les profondeurs. Je compte sur mon poème pour ordonner et faire chanter juste les images. Comme il baigne chez moi dans le rêve intérieur je ne crains pas de lui faire prendre parfois la forme d'un récit. La logique du conteur surveille la rêverie divagante du poète. La cohésion de tout le poème loin d'en détruire la magie en consolide les assises. Et quand je dis que le conteur surveille en moi le poète, je ne perds pas de vue, bien sûr, les différences entre les genres littéraires. Le conte va directement d'un point à un autre alors que le poème, tel que je le conçois généralement, avance en cercles concentriques.

Je suis d'une famille de petits horlogers qui ont travaillé, leur vie durant, la loupe vissée à l'œil. Les moindres petits ressorts doivent être à leur place si l'on veut que tout le poème se mette en mouvement sous nos yeux.

Je n'attends pas l'inspiration pour écrire, et je fais à sa rencontre plus de la moitié du chemin. Le poète ne peut compter sur les moments très rares où il écrit comme sous une dictée. Et il me semble qu'il doit imiter en cela l'homme de science lequel n'attend pas d'être inspiré pour se mettre au travail. La science est en cela une excellente école de modestie à moins que ce ne soit du contraire puisqu'elle fait confiance à la valeur constante de l'homme et non pas seulement à quelques moments privilégiés. Que de fois nous pensons n'avoir rien à dire alors qu'un poème attend en nous derrière un mince rideau de brume et il suffit de faire taire le bruit des contingences pour que ce poème se dévoile à nous.

Stendhal ne croyait qu'à l'opiniâtreté chez l'écrivain. Je pense qu'il songeait aussi à cette opiniâtreté involontaire qui est le fruit d'une longue obsession. Parfois ce qu'on nomme l'inspiration vient de ce que le poète bénéficie d'une opiniâtreté inconsciente et *ancienne* qui finit un jour par porter ses fruits. Elle nous permet de voir en nous comme par une lucarne ce qui est invisible en temps ordinaire.

Je n'aime pas l'originalité trop singulière (à part quelques radieuses exceptions comme, en France Lautréamont ou Michaux), je préfère une originalité moins consciente comme chez nos classiques.

Malgré les merveilleux exemples de certains poètes qui transforment les mots en objets précieux, j'écris souvent sans penser aux mots, je m'efforce même d'oublier leur existence pour cerner de plus en plus étroitement ma pensée ou plutôt cet état intermédiaire entre la pensée et le rêve qui donne naissance au poème. Il ne s'agit pas en effet de penser à proprement parler en poésie mais d'en donner en quelque sorte l'équivalent ou la nostalgie. Le sentiment de la création, du moins tel que

j'ai pu l'éprouver, j'ai tenté de le montrer dans la page qui suit, en réponse à une enquête de Jean Paulhan à la NRF. (Mais c'est là un état d'ivresse lyrique que j'ai rarement ressentie dans sa plénitude et on a vu par les pages qui précèdent que je n'attends pas pour écrire cet état de transe.) « L'inspiration se manifeste en général chez moi par le sentiment que je suis partout à la fois, aussi bien dans l'espace que dans les diverses régions du cœur et de la pensée. L'état de poésie me vient alors d'une sorte de confusion magique où les idées et les images se mettent à vivre, abandonnant leurs arêtes, soit pour faire des avances à d'autres images – dans ce domaine tout voisine, rien n'est vraiment éloigné – soit pour subir de profondes métamorphoses qui les rendent méconnaissables. Cependant pour l'esprit, mélangé de rêves, les contraires n'existent plus : l'affirmation et la négation deviennent une même chose et aussi le passé et l'avenir, le désespoir et l'espérance, la folie et la raison, la mort et la vie. Le chant intérieur s'élève, il choisit les mots qui lui conviennent. Je me donne l'illusion de seconder l'obscur dans son effort vers la lumière pendant qu'affleurent à la surface du papier les images qui bougeaient, réclamant dans les profondeurs. Après quoi je sais un peu mieux où j'en suis de moi-même, j'ai créé de dangereuses puissances et je les ai exorcisées, j'en ai fait des alliées de ma raison la plus intérieure. »

Paulhan me disait que mon exposé tournait au poème en prose. C'est que la plupart du temps je n'avance dans ma pensée qu'à la faveur des images. Si l'image, même quand elle est juste, est plus imprécise que le concept, elle rayonne davantage et va plus loin dans l'inconscient. Elle l'incarne dans le poème alors que le concept, plus ou moins formulé, n'est là que pour l'intelligibilité et pour permettre au poème d'atteindre une autre image qui émerge peu à peu des profondeurs.

S'il est quelque humanité dans ma poésie c'est peut-être que je cultive mes terres pauvres avec un engrais éprouvé, la souffrance. Et c'est peut-être cette anxiété sourde, continue qui empêche souvent ma poésie d'être plus brillante. Souffrir dans son corps ou dans ses idées, c'est penser à soi, se retourner contre soi. Penser à soi, malgré soi, c'est être misérable et dépourvu d'ornements. J'ai toujours plus ou moins redouté de m'attaquer aux monstres que je sens en moi. Je préfère les apprivoiser avec les mots de tous les jours, lesquels sont rassurants entre tous. (Ne sont-ils pas ceux-là mêmes qui nous ont tranquilisé lors des grandes peurs enfantines ?) Je compte sur leur sagesse et leur amitié maintes fois éprouvées pour neutraliser le venin de l'insolite, souvent précurseur de panique. Et peut-être dois-je le meilleur de ma sagesse à ce que j'ai eu souvent à dompter un peu de folie.

Je n'aime pas en poésie (dans la mienne, du moins) les richesses trop apparentes. Je les préfère sourdes et un peu confuses de leur éclat, quand elles en ont. S'il doit se produire, que le miracle s'avance à pas de loup et se retire de même après avoir fait son coup. J'aime à acculer jusqu'au dépouillement les sentiments les plus enchevêtrés et les sensations les plus étranges qui se pressent en nous. Je crois aussi beaucoup en la vertu au sein du poème de certaines phrases de prose (encore faut-il qu'elles soient bien accentuées et soulevées par le rythme). Par leur grand naturel dans un moment tragique elles lui apportent un pathétique extraordinaire. Quand Victor Hugo entend venir « les noirs chevaux de la Mort » il ajoute ces deux vers qui sont de pure prose (mais divinement accentuée et rythmée) :

*Je suis comme celui qui s'étant trop hâté  
Attend sur le chemin que la voiture passe.*

Je me sers de formes poétiques très différentes : vers réguliers (ou presque), vers blancs qui riment quand la rime vient à moi, vers libres, versets qui se rapprochent de la prose rythmée. Aimant par-dessus tout le naturel, je ne me dis jamais à l'avance que j'emploierai telle ou telle forme. Je laisse mon poème faire son choix. Ce n'est pas là mépris mais assouplissement de la technique. Ou, si l'on préfère, technique mouvante qui ne se fixe qu'à chaque poème dont elle épouse le chant. Ce qui peut-être permet une grande variété d'inspiration.

L'art poétique est pour chaque poète l'éloge plus ou moins indiscret de la poésie où il excelle. Et c'est ainsi que Verlaine nous recommande les vers impairs, Valéry les vers réguliers de forme classique et mallarméenne, Claudel le verset. Qu'on me pardonne si j'ai exposé mes préférences avec beaucoup plus de naïveté que mes illustres prédécesseurs et une nonchalance qui va de pair avec la rêverie. J'aime à écrire sans trop le savoir et de préférence dans un jardin où c'est la nature qui a l'air de faire tout le travail. Certes, le grand air, les espaces sans murs empêchent un peu la concentration mais si le jardin est clos ils favorisent la distraction dirigée, amie de la poésie, des ombrages et de la fraîcheur.

Chaque poète a ses secrets. J'ai essayé de vous dire quelques-uns des miens en vous dévoilant ce double de nous-mêmes qui dans l'ombre nous surveille, nous approuve ou nous fait déchirer la feuille que nous venons d'écrire. Mais je ne vous ai presque rien dit du plus important de nos secrets, ce mystère qui habite le poète et dont il ne parvient jamais à se séparer complètement pour pouvoir, du dehors, le juger. Puisse-t-il avoir trouvé refuge dans mes poèmes. »

.....

#### *Extrait de Lire des vers en public*

« S'adresser à un auditoire est aussi un efficace remède contre la faveur imméritée d'une poésie opaque, intransmissible, et d'autant plus monotone qu'elle étouffe son propre sens à mesure qu'il tend à se manifester. Poésie chiffrée dont le poète ne connaît pas toujours le chiffre, poésie dont il brouille le chiffre dès qu'il pense le connaître.

Et pourtant tout ce qui est interdit au poète dans la vie, lui devient possible et même recommandable dans une poésie transparente... Il lui suffit des mots qu'il a dans la tête pour s'offrir des palais, des parfums, des femmes, des festins. La poésie est pour le poètes l'art ne se priver de rien et, par cela même, de nous combler de tout. Ils en arrivent à se prendre pour le Créateur et le comble est qu'ils n'ont pas tout à fait tort puisqu'on retrouve dans leur univers toutes les bêtes du paradis terrestre voisinant avec quelques monstres qui leur sont particuliers. »